

AU FIL DE LA SOIE

Il était une fois il y a bien longtemps dans le Turkestan oriental un roi. Celui-ci allait épouser une princesse chinoise. Il lui fit savoir qu'il n'y avait pas de vers à soie dans son royaume ; la princesse ne pouvant se faire à l'idée qu'elle devrait se passer de robes de soie cacha ses œufs de bombyx et des graines de muriers blancs dans son bonnet. Les gardes frontières n'osèrent pas por-

ter la main sur la princesse pour la fouiller. Les œufs écloront et les graines de muriers germèrent. Au début on a nourrit les vers avec d'autres feuilles en attendant que les muriers en produisent. La princesse apprit aussi aux femmes du Kotant (Turkestan oriental) les secrets de l'élevage, de la fabrication du fil et des étoffes.

Après une longue histoire, le



Moulinage et tissage sont les deux mamelles de St-Julien-Molinmolette.



La dévideuse, la moulinière, la cannetteuse, l'ourdisseuse, la tisseuse, des métiers de femmes dans un fond de bruit.



St-Julien-Molinmolette, à la limite de la Haute-Ardèche et de la Loire.

secret de la confection de la soie atteignit la vallée du Rhône et Lyon fut pendant fort longtemps une des villes d'Europe les plus importantes quant au commerce de la soie. Ce que l'on sait c'est que le secret fut gardé par les Chinois ; qu'à Rome la soie s'échangeait contre son poids d'or ; bien que la soie soit légère et l'or très dense, cela donne tout de même une idée de sa valeur et cela explique qu'une marchandise aussi chère ait pu être transportée sur plus de 10 000 km ; cela explique aussi que les Chinois aient fait l'impossible pour garder le secret de sa fabrication ; on comprend également que les peuples nomades qui assuraient ce transport à travers les plaines et les monts

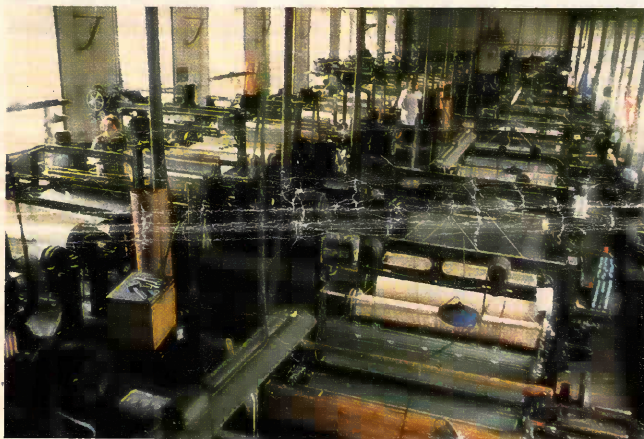
de l'Asie centrale aient fait souvent des guerres pour en garder le monopole, qu'ils aient mené la vie dure aux aventuriers occidentaux qui essayaient de découvrir le chemin de la soie.

La petite bourgade de Saint-Julien-Molinmolette a longtemps dû sa prospérité au moulinage. Aujourd'hui deux tissages occupent une centaine de personnes. Les affaires marchent bien mais l'on sait que le textile a toujours eu dans la région des hauts et des bas. Des efforts sont entrepris pour revaloriser une activité qui fit les beaux jours de la région. Mais attention à la surproduction, et à la monoactivité, s'il y a place pour un il n'y a pas forcément place pour deux. Les tissages s'ap-

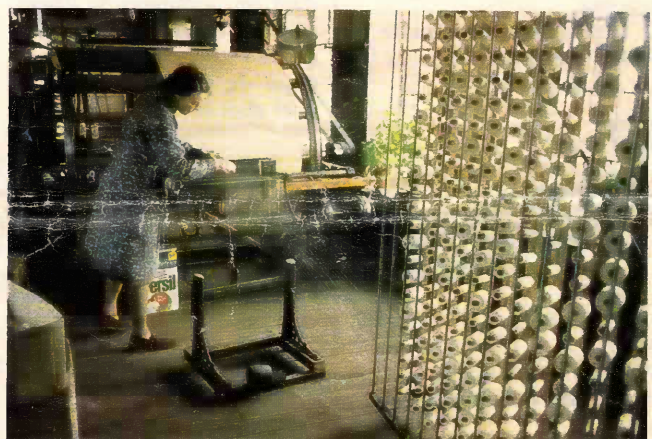
provisionnent aujourd'hui en Chine « shangai » « Canton » et « Hanoï » par ballot de 58 kg. L'unité de mesure de la soie est le denier. Les fils sont rassemblés en flotte (écheveau). Les cours peuvent varier entre 90 F et 200 F. La soie est trempée dans un bain d'eau de savon synthétique à base d'huile de poisson et du permol pour lui donner son brillant. Puis elle subit un certain nombre de transformations correspondant à une activité particulière. Le travail de la soie est essentiellement effectué par des femmes dans des conditions de bruit souvent difficiles. On distingue plusieurs postes : la dévideuse, la moulinière, la canneteuse (trame), l'ourdisseuse (chaîne), la tisseuse, la pin-

ceteuse : ce dernier travail étant assuré soit par la patronne soit par une personne de confiance ; car c'est elle qui vérifie les coupons de tissu et enlève éventuellement les défauts. Il est alors possible de détecter si tel ou tel métier est défaillant. Dans le tissage le mécanicien s'appelle un gareur. Autrefois cette région rurale mais non agricole vivait de la double activité : les hommes travaillaient à la ferme et les épouses fournissaient l'essentiel de la main d'œuvre féminine.

Photos et texte
b. et c. desjeux



Une centaine d'emplois pour une industrie qui demeure fragile.



La pinceteuse, femme de confiance, vérifie les coupons, traque les défauts



Trempé dans un bain de savon synthétique, la soie acquiert son brillant.



L'unité de mesure est le denier et les fils sont rassemblés en flotte.

Tissages Schmelze : Un patrimoine vivant

Avec ses escaliers et ses planchers en larges lames de bois, avec son odeur indéfinissable — le fil, le cambouis, les machines — avec sa cadence comme le perpétuel passage d'un autorail, la soirie Schmelze tient presque autant du musée vivant que de l'entreprise de textile.

Pourtant, 16 personnes travaillent là chaque jour : 15 femmes, dont l'avenante patronne, Josette Schmelze, pour un seul homme, le gareur, celui qui est chargé de l'entretien des métiers.

Des métiers, il y en a 35 ici, qui tournent quasi constamment en deux postes de travail.

"Autrefois, se souvient Josette Schmelze, j'ai connu Saint-Julien avec un

bon millier de métiers comme ceux-là. Ici, c'était les Etablissements Perrier, nous avons repris en 1969. Il y avait Cellard au Taillis Vert, Gillier, à la montée des usines, qui a fermé il y a une dizaine d'années. Il y avait Blanc, Dussuc, Bobichon, Roche, Peyraverney. Il y avait des tisseurs à domicile aussi. Ils étaient même organisés en coopérative. Saint-Julien, c'était un fief ! On faisait beaucoup de mousseline. Et puis dans l'après-guerre, la mode du nylon est arrivée, nous avons connu crise sur crise, 1968... La dernière crise en date est celle de la guerre du Golfe".

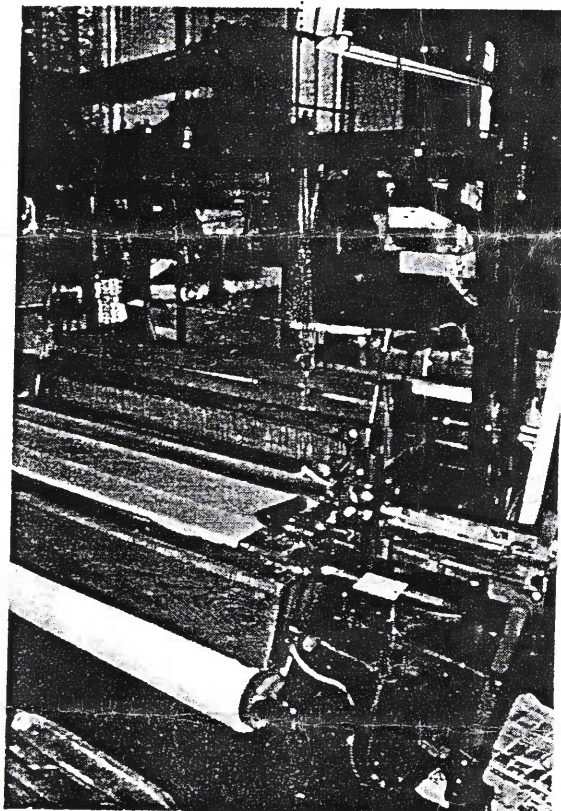
Etriquée, et en plein centre de Saint-Julien-Molin-Molette,

l'usine Schmelze (ex-Perrier donc) remonte au début du siècle. Elle fit travailler une quarantaine d'ouvrières :

"Les filles de la campagne étaient logées sur place. Mon bureau est installé dans un ancien dortoir, on voit encore la place du lavabo..."

L'entreprise continue à tisser la soie du Brésil pour des articles en mousseline, organdi, georgette...

"Nous achetons le fil au Brésil, de meilleure qualité que la soie de Chine. Nous l'envoyons au moulinage. Nous le tis-



sons puis nous l'expédions en écriu à des maisons de soirie de Lyon, Paris, Londres, Zurich. Nous travaillons bien sûr pour de grands couturiers, mais aussi pour les pays arabes, plutôt dans le haut de gamme, ce qui nous permet de moins subir la concurrence asiatique", explique Mme Schmelze.

Le plus impressionnant de la visite, c'est au dernier étage, l'atelier d'ourdissage, l'étape qui précède le tissage et le canetage.

Deux machines à grande roue, entraînées par des courroies de cuir, occupent la pièce.

A juste escient, Josette Schmelze reconnaît que son usine "fait partie du patrimoine" !

